



HAL
open science

Brachylogie et raccourcissement des discours médiatiques

Jean-Bernard Cheymol

► **To cite this version:**

Jean-Bernard Cheymol. Brachylogie et raccourcissement des discours médiatiques. Patrick Voisin. Réinventer la brachylogie, entre dialectique, rhétorique et poétique, Classiques Garnier, 2020, 978-2-406-09071-7. hal-04025782

HAL Id: hal-04025782

<https://hal.science/hal-04025782>

Submitted on 13 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Bernard Cheymol

Brachylogie et raccourcissement des discours médiatiques

Résumé :

On déplore souvent la brièveté des discours médiatiques parce qu'elle contribue à fragmenter l'attention et réduire les possibilités de recul critique, d'action et d'engagement et en fin de compte à morceler l'existence. Or, si l'on considère que la communication médiatique est aussi faite d'échanges et d'actions et que la brachylogie, chez Platon dans le *Protagoras*, est un échange de propos brefs, il est nécessaire d'envisager à nouveaux frais la brièveté de messages qui, dans un contexte médiatique aussi, peuvent appeler la réactivité et faciliter des relations susceptibles de se poursuivre durablement. Elle caractérise alors le changement dans une relation de communication et sa vitesse plutôt que la taille d'un énoncé.

Les médias sont un lieu privilégié d'observation de la brièveté des discours, qui prend des formes variées, que ce soit dans la presse écrite, à la télévision, à la radio ou encore sur Internet. L'objet de cet article est non de procéder à un relevé et à une classification des formes brèves médiatiques contemporaines, tâche dont l'envergure déborderait le cadre de cet écrit, mais d'envisager la manière dont on évoque la brièveté dans le domaine des médias pour en déplorer l'usage, à partir du point de vue de journalistes et de sociologues, et d'établir des distinctions dans les conceptions du bref susceptibles de fournir des pistes de réflexion sur la brièveté dans les médias. L'objectif poursuivi est plus particulièrement de faire émerger la pertinence d'une référence à la notion de brachylogie, telle qu'il est possible de la lire dans l'œuvre de Platon, notamment dans le *Protagoras*, dans l'étude de phénomènes de communication médiatique contemporains.

Sera ainsi envisagée, dans un premier temps, la critique communément adressée à la brièveté du discours médiatique et de ses énoncés trop courts ainsi que ses présupposés, avant que l'on ne propose dans un second temps une approche différente de celle-ci, qui prenne en compte les relations brèves qui accompagnent ou sous-tendent les énoncés courts. Il ne s'agit pas de réhabiliter ni de substituer une approche à l'autre mais de mieux comprendre un phénomène, celui du raccourcissement des discours et de la brièveté dans les médias, en allant au-delà de jugements de valeur qui peuvent constituer un obstacle à son analyse.

I La critique du raccourcissement des énoncés médiatiques

L'évolution vers une plus grande brièveté des formats médiatiques, généralement relevée, est souvent perçue avec inquiétude par divers analystes, journalistes ou sociologues, comme le signe d'un appauvrissement des contenus sous l'effet de ce que certains, comme le journaliste Jacques Merlino, appellent un « diktat » de la brièveté. Jacques Merlino, rédacteur en chef adjoint de France 2, écrivait en 1993 :

Ce *diktat* de la brièveté est un véritable drame. Parce que les chaînes de télévision sont placées en régime de compétition, elles n'ont d'autre critère de jugement que la variation de la courbe d'audience. (...) Mais ce diktat est surtout dangereux car il exclut toute nuance, toute réflexion, toute mise en perspective.¹

La brièveté en général ferait donc courir un risque au contenu des formes médiatiques, à la quantité d'informations qu'il est possible de transmettre, mais aussi à sa nature, dans la mesure où, comme on l'a vu, elle favorise l'émotionnel au détriment de la réflexion.

Hervé Bourges se montre particulièrement virulent dans sa critique des contraintes temporelles

¹

Merlino, Jacques, *Les vérités yougoslaves ne sont pas toutes bonnes à dire*, p. 17.

auxquelles sont soumis les journalistes et qu'ils ont intégrées au point de faire de la brièveté une seconde nature :

S'ajoutant à la rapidité et à la caducité, la brièveté est le dernier terme d'un appauvrissement global de l'information offerte, réduite à n'être plus qu'un contenu indéterminé et fragile, dont la valeur s'effrite en même temps qu'il s'efface, gommé par un nouveau contenu, sans lien ni cohérence, que la place disponible ne permet pas de développer, et dont l'esquisse fugace sortira encore plus vite de l'esprit. D'autant que la brièveté n'est plus une contrainte, mais une simple tendance naturelle, née de la pluridisciplinarité professionnelle.²

Une telle critique s'appuie sur un certain nombre de présupposés, qui correspondent à plusieurs réalités, dont il convient de rappeler les principaux.

I.1. Présupposés à la critique de la brièveté des énoncés

Si, dans le livre imprimé, conservé, lu et relu, les textes brefs peuvent être retenus et faire l'objet d'une attention durable, tel le poème, le bref est au contraire voué à une présence éphémère et fugace dans les médias, sauf à faire l'objet d'une reprise régulière, sur laquelle on reviendra dans le second temps de la réflexion. A la télévision, par exemple, dans ce que divers spécialistes appellent flux télévisuel, il semble voué à une apparition immédiatement disparaissante, ce qui tend à en faire un élément inconsistant parce qu'instantané, si l'on songe que l'instant ne peut se tenir en lui-même, selon l'étymologie et l'analyse qu'en fait Hegel. C'est plus particulièrement le cas dans le flux de l'information selon Guy Lochard et Jean-Claude Soulages : « ce flux, de plus en plus tendu, auquel se soumet le contrat d'information comporterait donc, par-delà l'objectivité instrumentale des dispositifs médiatiques, le risque de se vider de tout sens. »³ En effet dans ce flux, chaque information chasse l'autre, le but de chaque message (*a fortiori* du scoop) étant, dans sa nouveauté, d'effacer et d'éclipser l'autre (pour tenter, assez vainement d'ailleurs, d'être retenu), de s'y substituer plutôt que d'y faire référence, dans une logique de « dissipation », mise en évidence par Jean-Pierre Esquenazi. Le journal télévisé est l'exemple le plus accompli de *dissipation*, où les informations se succèdent sans transition, en une discontinuité permanente, créatrice d'une continuité paradoxale :

Les nouvelles se succèdent à un rythme vif, égrenées d'une manière égale, sans que jamais on s'attarde sur une circonstance particulière autrement que pour dramatiser l'une d'entre elles. On passe allègrement d'une nouvelle à l'autre, « sans transition » : la nomination d'un académicien suit la démonstration d'une nouvelle forme d'accouchement qui suit l'annonce des trente morts provoqués par un bombardement en Bosnie⁴.

Dans ce flux, « les éclats lumineux des nouvelles clignotent sans jamais s'arrêter, sans jamais laisser la place à une mise en perspective. »⁵ L'accélération du temps télévisuel impose aux messages de rivaliser sans cesse de nouveauté et d'originalité, en une surenchère permanente et de se succéder toujours plus vite pour ne pas laisser le téléspectateur se lasser et le voir risquer de zapper.

A l'effacement permanent des messages s'ajoute une clôture du bref. L'énoncé médiatique court est en effet défini comme un segment de texte, de vidéo, mesurable et jugé, relativement à d'autres, de dimension réduite, et par là enclos entre des limites de début et de fin, naissant sur fond de rupture (avec un long préexistant), puisque ces messages se donnent toujours comme foncièrement nouveaux, et soumis à un arrêt généralement brutal. Les images, qui sont une composante essentielle des discours médiatiques au point de remplacer souvent le texte écrit, *a fortiori* à l'ère de la communication digitale, peuvent être définies, dans une même perspective quantitative, comme un nombre réduit de signes visuels, présents dans un même espace, et enclos dans celui-ci. Depuis le développement de la presse écrite au dix-neuvième siècle, sous l'impulsion d'Emile de Girardin, qui crée les petites annonces et le roman feuilleton, les journaux juxtaposent

² <http://www.journalisme.com/component/content/?view=article&id=436&Itemid=130>.

³ Lochard, Guy, Soulages, Jean-Claude, *La communication télévisuelle*, p. 84.

⁴ Esquenazi, Jean-Pierre, *Le pouvoir d'un média, TF1 et son discours*, p. 63.

⁵ *Ibid.*, p. 166.

les énoncés courts sans le relier les uns aux autres, en une forme de « kaléidoscope », tranchant avec la pratique du récit qui prévalait dans le roman et où le narrateur organisait les événements. L'essor de la photographie et des images morcelées qu'elle propose accompagne cette évolution, que l'on peut dater de 1830, selon André Rouillet⁶. Les exemples privilégiés de ce type d'énoncés sont aujourd'hui aussi bien les nouvelles, surgissant comme *ex nihilo* dans tous les médias, que les spots publicitaires, combinant paroles et images, qui se succèdent sans transition et souvent sans lien dans le journal télévisé ou dans le tunnel publicitaire. Ce type d'énoncé court se prête à une analyse structuraliste qui en révèle l'immanence : le fait divers dans la presse en général tel que l'analyse Roland Barthes en est un exemple, puisque tout en portant sur des problèmes fondamentaux et universels, il est une information totale, ou plus exactement, « immanente », il contient en soi tout son savoir : « Point besoin de connaître rien du monde pour consommer un fait divers; il ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même »⁷. Il y aurait donc une clôture du message médiatique bref, coupé de l'avant et de l'après, mais aussi par conséquent coupé de tout un contexte discursif, ce qui donne aux formules brèves, leur caractère restrictif et définitif, dans tous les sens du terme. Les nouvelles, les brèves à la télévision ou à la radio, les flashes, comme les publicités d'ailleurs, se veulent toujours, continuellement exceptionnelles, c'est-à-dire, malgré les tentatives de transition opérées parfois par les présentateurs des journaux télévisés ou radiophoniques, disjointes des autres, leur isolement étant le gage d'un rapport immédiat à l'actualité. A cette clôture s'associe une tendance à la fixation ou au figement du discours en formule, en slogans, mais aussi de l'image, forme brève omniprésente dans nos espaces quotidiens, et qui fige un moment du temps et une tendance donc à vouloir échapper au changement dont la brièveté est pourtant issue.

Clôture et de fixation tiennent à l'application d'une forme prédéterminée, dont la logique est à l'origine économique : les formats courts sont préférés aux longs parce qu'ils sont moins coûteux, l'économie de la signification des énoncés télévisuels courts, par exemple publicitaires, s'ancrant dans l'économie au sens financier du terme. Mais elles répondent aussi à un enjeu permanent du discours médiatique placé dans une situation de concurrence structurelle, celui de capter l'attention et d'éviter la distraction du destinataire. Lui adresser un message bref est une manière de lui en faire plus efficacement retenir le contenu, au détriment de celui des autres messages, concurrents, comme dans le cas du slogan, analysé par Jean-Michel Adam et Marc Bonhomme : « le slogan se caractérise par une brièveté, une simplicité grammaticale, une tonalité péremptoire et une fermeture structurelle qui en font un syntagme figé et un idiolecte protégé par la loi sur la propriété artistique. Tous ces traits lui confèrent un pouvoir élevé de mémorisation et renforcent sa dimension performative »⁸.

Néanmoins, lorsque ce type de messages se succèdent rapidement, comme c'est le cas de nos jours et non aux débuts de la presse écrite, l'effet sur la captation de l'attention est sans doute aléatoire, si l'on en croit du moins le constat de Jean Baudrillard, selon lequel la « succession ininterrompue des messages » à la radio ou à la télévision participe de la logique publicitaire en général, qui, de façon subtile, impose une équivalence des messages, en particulier « de l'information et de la publicité au niveau du signe »⁹. Nous consommons alors tous les messages dans l'indifférence ou, plus exactement, « ce que nous consommons alors, ce n'est pas tel spectacle ou telle image en soi : c'est la virtualité de la succession de tous les messages possibles – et la certitude que la loi de succession et de découpage des programmes fera que rien ne risque d'y émerger autrement que comme spectacle et signe parmi d'autres »¹⁰. Dans le contexte de flux, on assiste à une succession de moments autonomes, tous aussi vrais, ce qui fait comme se diluer la vérité dans l'indifférence ou dans l'impartialité. La brièveté, envisagée du point de vue de la succession des messages brefs, crée un régime de vérité où la nouveauté est certes critère de vérité,

⁶ Rouillet, André, *La photographie*, p. 129.

⁷ Barthes Roland, « Structure du fait divers », in *Essais critiques*.

⁸ Adam p. 60.

⁹ Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, p. 187.

¹⁰ *Ibid.*

mais où la nouveauté perpétuelle des messages affaiblit celle-ci et la dissout dans l'indifférenciation. La différence cultivée pour elle-même, dans un régime d'exception permanente, sans recul, confine à l'indifférence.

I.2. Les fondements sociologiques de cette critique

Certes, une telle vision de la brièveté est issue d'une définition classique du bref comme court concis ou succinct, termes qui suggèrent l'acte de retrancher (*curtus* de *curtare* retrancher), celui de couper (*concaedere*) ou celui de ceindre (*succingere*) et de retrousser (sa tunique initialement), c'est-à-dire de resserrer. Mais cette vision correspond également à certaines conceptions du temps propres à la sociologie de la postmodernité, qui inscrivent la brièveté des messages médiatiques dans le cadre d'un phénomène social global.

Nous consacrons moins de temps à une activité, par exemple à la lecture, où même le parce que nous compartimentons les moments de notre existence et parce que nous avons du mal à nous projeter dans un avenir devenu inquiétant, depuis la fin des utopies ou des « grands récits », dont Jean-François Lyotard a constaté la disparition. Une telle évacuation de l'avenir n'est pas sans rappeler la façon dont, au sein de cette société qui valorise l'immédiateté au détriment des médiations, le présent tend à s'autonomiser à l'égard du passé et de l'avenir. Ce dernier tend à devenir « autarcique », selon l'expression de Zaki Laïdi¹¹, en rompant avec le passé et en comblant l'écart qui peut exister entre l'attente et sa réalisation, au point que l'attente se mue en exigence de satisfaction immédiate. Et ce repli sur le présent se nourrit de l'individualisme, dans la mesure où la fragmentation des moments de l'existence survient lorsque les gens perdent le sens des projets communs et se conçoivent eux-mêmes de façon de plus en plus atomiste, autrement dit, de moins en moins liés à leurs concitoyens par des allégeances communes.

Moins liés aux autres, plus narcissiques, nous chercherions des contacts peu engageants, éphémères et distants où il s'agit de s'assurer d'une présence (d'autrui, d'un monde avec lequel nous entretenons des liens minimaux), d'une disponibilité d'informations ou de contenus de savoir, de contenus culturels aussi sans vouloir aller plus loin. Les émissions télévisuelles courtes sur la culture, qu'il s'agisse d'œuvres de littérature (*Un livre un jour*), de musique (*Presto*) ou d'œuvres d'art plastique (*D'art d'art, Suivez l'artiste*) peuvent ainsi servir au téléspectateur la disponibilité de l'œuvre pour une relation dans laquelle elle n'engage pas vraiment le téléspectateur. Présenter brièvement une œuvre d'art donne à penser qu'elle sera toujours présente aux yeux du spectateur, selon son bon vouloir, qu'elle est pour lui foncièrement et durablement disponible, comme un livre soigneusement rangé sur une étagère. Le téléspectateur peut alors se satisfaire de cette disponibilité et de la possibilité de relation qui l'accompagne, l'accès à l'œuvre étant assuré parce que limité au stade de l'accès même.

Sans doute le consommateur de ces messages n'aurait-il pas d'ailleurs la possibilité d'aller plus loin dans cette relation, s'il se laisse envahir par l'afflux de messages brefs qui ont précisément la caractéristique d'être particulièrement nombreux dans les médias, voire foisonnants. Les messages véhiculent en effet non seulement des informations mais des sollicitations multiples, lesquelles, selon Hartmut Rosa dans sa critique de l'accélération, sont la source d'une « immobilité hyperaccélérée »¹², d'une immobilisation à force d'accélération, car l'émergence de possibilités nouvelles offertes par l'accélération des échanges nous bloque, paradoxalement.

Ces conceptions limitatives, en leur principe quantitatives, parce que fondées sur la mesure d'un segment de discours, ont leur légitimité et peuvent conduire à s'interroger sur l'adaptation rhétorique à cette contrainte du format, mais elles empêchent de voir en lui le lieu d'un commencement une source d'ouverture, ce que le bref est aussi. Il faudrait nuancer ici et reconnaître que lorsque le resserrement lié à la clôture du bref s'accompagne de la recherche de la densité, dans la condensation, celle-ci est aussi riche d'ouvertures voire d'explosions, comme celles que produit le rapprochement audacieux de termes éloignés par le sens dans les figures poétiques. Mais le bref ne se réduit pas aux limites dans lesquelles on souhaite parfois l'enclorre, sur lesquelles on peut certes

¹¹ Laïdi, Zaki, *Le sacre du présent*, p. 160, « De la médiation à l'immédiateté ».

¹² Rosa, Hartmut. *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, p. 62.

jouer et que l'on peut éventuellement dépasser ou contourner. Car il faut aussi envisager la façon dont, y compris dans les médias, il rend possible pour l'avenir bon nombre de relations, dont il facilite le début et les approfondissements futurs, au lieu d'être une cause de blocage de ceux-ci par saturation.

II. Au-delà des énoncés courts, la brièveté d'un point de vue pragmatique et dynamique

L'énoncé court, loin de se clore par un arrêt définitif, introduit en effet aussi dans la communication une fin qu'on peut considérer comme provisoire, qui vaut comme condition ou point d'appui pour une avancée future. Cela conduira à se pencher sur une autre conception de la brièveté, qui semble pertinente, entre autres, pour le champ des médias, et qui voit en elle non la taille d'un énoncé ou d'un fragment de texte, mais la vitesse d'un changement dans une relation de communication.

II.1. La clôture des énoncés comme fin seulement provisoire

Même lorsque le bref se trouve identifié au court et enclos entre des limites : la fin qui le clôt rapidement n'est pas nécessairement définitive, le bref peut s'avérer provisoire, le terme « provisoire » n'étant pas ici synonyme de précaire, mais de ce dont on fait provision pour un voyage à venir. Dans cette perspective, le bref est tel relativement au temps futur, à ce qui reste à accomplir plutôt que relativement à un passé avec lequel il rompt et qui s'efface derrière lui. La brièveté est alors à envisager dans une perspective pragmatique plutôt que rhétorique, c'est-à-dire du point de vue de ce qu'elle permet, de l'action qu'elle accompagne ou autorise, dans l'avenir. Il est probable que dans une société qui voue un culte à l'instant et à l'immédiateté¹³, le besoin de médiations et donc de provisoire soit réel, pour initier des changements ou des mobilisations durables qui, à l'ère de la fin des utopies, ont davantage de difficultés à voir le jour.

Penser cela est possible notamment si on se place dans une perspective communicationnelle, c'est-à-dire dans la perspective non de la seule transmission d'un énoncé à un destinataire mais d'un échange entre interlocuteurs et de sa poursuite. Même pour analyser les phénomènes de communication contemporains, il est utile de faire référence à Platon et à ce qu'il dit de la brachylogie dans le cadre du dialogue. En effet, dans le *Protagoras* (334a-336b), la brachylogie peut certes, en un premier sens, être une pratique rhétorique de transmission d'un propos qui passera mieux abrégé. Elle est alors le propre d'orateurs qui peuvent comme ils le souhaitent, passés pleinement maîtres de l'effet obtenu sur le public, grâce à leur capacité de manipulation, qui s'exerce ici sur le temps, allonger ou raccourcir leur propos. Socrate reconnaît un tel pouvoir au sophiste. Mais elle est aussi une condition de possibilité du dialogue : même si le principe de la dialectique est la juste mesure qui commande d'être plus ou moins court selon les cas, il faut être bref si l'on veut dialoguer¹⁴. Socrate refuse de s'entretenir avec un sophiste qui parle trop longtemps parce la brièveté permet d'être au plus près de son dire et parce qu'elle permet de répondre et même engage à fournir une réponse à son interlocuteur.

Dans la mesure où elle porte en elle une menace de l'arrêt de l'échange, la brièveté modifie, dans le cadre d'un dialogue, les relations avec le destinataire, ou entre interlocuteurs : dans le dialogue, le bref place le destinataire du message dans une situation de responsabilité, celle de choisir de continuer la relation ou non. On peut élargir la réflexion de Platon, la brièveté pouvant aussi appeler un acte, en dehors d'une relation dialogique, de la part du destinataire de tel ou tel message : il y a une dimension pragmatique de la brièveté se traduit de diverses manières.

En publicité, les messages sont certes courts par nécessité, en dernier lieu économique, et jouent sur la densité de leur contenu, cherchant à persuader dans une perspective rhétorique, mais d'un point de vue pragmatique, ils modifient le contexte de la relation à leur destinataire, jouant sur

¹³

Virilio, Paul, « La tyrannie de l'instant », <http://1libertaire.free.fr/TyrannieInstant.html> (site consulté le 05/12/2014).

¹⁴

Samb, Djibril, « Brachylogie et macrologie dans les dialogues de Platon », in *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, Paris, 1985, n°3, pp. 257-266.

sa fragilité : ils peuvent aussi créer une déstabilisation, laissent seul le destinataire devant une relation qui se rompt et qui pousse en tout cas à accepter ou refuser de la poursuivre sur un autre terrain, c'est-à-dire à faire des choix d'achat ou de comportements. Les émissions courtes de sensibilisation éthique ou de conseil ressemblent certes à des sentences au caractère définitif mais elles responsabilisent aussi le destinataire en utilisant diverses techniques de dramatisation le laissant vite seul pour penser, de juger et se décider. Plus généralement, les recherches sur la communication engageante, dont celles de Françoise Bernard, se penchent sur la fragmentation d'un processus long, un engagement durable pour une cause par exemple, en une série d'actes brefs qui à chaque fois valident une étape appellent ensuite le choix de continuer, l'acte bref étant un point d'appui dans de nombreuses techniques d'incitation. Cela ne vaut pas seulement dans un contexte commercial, mais pourrait trouver à s'appliquer dans bien des domaines, où il est demandé une participation à un public. L'intérêt de cette approche est en tout cas de replacer la brièveté au sein d'un processus qui se poursuit comme l'un de ses moments, au lieu de la considérer comme la marque d'un moment clos sur lui-même.

II.2. la brièveté des échanges dans la communication

On peut aller plus loin encore dans le développement de cette thèse et montrer que, dans certains cas, non seulement on ne s'arrête pas de façon provisoire sur un message bref mais qu'on ne s'y arrête pas du tout : on peut ne pas s'arrêter sur le message bref parce qu'on le transmet aussitôt reçu, parce qu'il est objet d'échanges et sans cesse remis en circulation. Ce type de relation n'exige pas qu'on s'appesantisse sur un message qu'on ne cherche pas à retenir. Ainsi, sur Twitter, la brièveté suscite en permanence la réactivité, dans la mesure où Twitter est un dispositif de commentaire : la réception du message donne lieu à de l'écriture, ce qui fait se rapprocher temporellement moment de la lecture et de l'écriture. En outre, les messages brefs sont consultés d'autant plus vite qu'ils sont nombreux : Dominique Boullier¹⁵ montre qu'ils font l'objet d'une attention en alerte, une attention en alerte de différents paramètres, de sources multiples d'informations, un type d'attention qui fait son apparition dans les marchés boursiers, définie par Dominique Boullier comme une attention furtive qui s'affirme aujourd'hui face à une attention dont le seul horizon est la continuation dans la durée et la fidélité.

On pourrait alors concevoir que les messages courts qui s'affichent sur nos écrans, multiples et de sources différentes, lus – et écrits, au péril de la langue – de plus en plus vite, constituent des moyens d'orientation, tels des panneaux de signalisation qui, loin d'être en eux-mêmes dignes d'intérêt, sont là pour faciliter les choix d'orientation et de conduite de sa pensée et les choix d'actions à accomplir. Ils ne captent ponctuellement l'attention d'un destinataire que pour lui permettre de se diriger vers une recherche du meilleur chemin en lui signalant les diverses opportunités qui s'offrent à lui, l'amenant à confronter des informations venant de sources multiples sans les réunir ni les condenser. Ce mode d'attention est adapté à une importante quantité d'informations à traiter : les messages brefs peuvent constituer une masse dans laquelle il faut se retrouver, savoir trier. C'est d'ailleurs l'enjeu auquel sont confrontées les rédactions dans les médias traditionnels. Les sources traditionnelles d'information sont débordées par Twitter, les nouveaux médias bouleversant le traitement de l'information et la manière d'informer. En effet, lors de l'affaire Dominique Strauss-Kahn, l'information de l'arrestation du président du FMI est venue, via Twitter, d'un simple citoyen. Le public était ensuite mieux informé en suivant les différents *lives* sur Twitter qu'en regardant les informations télévisées et, face à la caméra, plusieurs journalistes se contentaient de lire des *tweets* plutôt que de commenter une information qu'ils ne maîtrisaient pas vraiment. Cette masse d'informations représente un défi de taille pour les rédactions auquel il va leur falloir faire face : peu à peu le *tweet* tend à remplacer la dépêche d'agence avec la différence fondamentale qu'il n'est pas écrit par un professionnel de l'information.

L'image photographique – y compris ses prolongements sous la forme de la vidéo –, entre dans

¹⁵

Boullier Dominique, « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », *Réseaux*, 2009/2 n° 154, p. 231-

la composition de nombreux messages dans les médias depuis le vingtième siècle, elle est encore omniprésente dans la presse écrite et l'est aussi sur Internet. Elle est brève comme le dessin avant elle, qui, selon l'adage, « vaut mieux qu'un long discours », elle a eu très tôt, dans les usages qui en ont été faits, la caractéristique de circuler et c'est dans cette circulation que résident à la fois sa valeur de vérité et l'essence même de sa brièveté. En effet, beaucoup, dont Roland Barthes dans *La Chambre claire*, lui ont accordé de pouvoir instantanément capter le réel, la brièveté tendant alors au rapport immédiat avec une chose en soi qui vient imprimer une trace sur la pellicule, gage d'authenticité, au plus près de la source ou de l'origine du sens. L'instantanéité de la communication à l'œuvre dans la photographie est emblématique du rapport au temps qui prévaut dans la communication moderne, celui d'un fantasme d'immédiateté.

Or l'instantané photographique non seulement n'est pas absolument instantané – l'image se forme en une durée très courte, mais non nulle – mais, comme l'a montré, entre autres, André Rouillet, il ne garantit pas l'enregistrement sans transformation d'un réel supposé préexistant. Au contraire, il se produit une rencontre brève non entre deux choses non en soi, mais entre des variations (un réel en contexte et un opérateur qui a des choix à effectuer), la photographie étant de l'ordre de l'événement et de l'actualisation plutôt que de la réalisation¹⁶. Surtout, la valeur de vérité associée à ce soi-disant instantané repose, toujours selon cet auteur, plus que sur une prétendue présence directe du réel en lui, sur la circulation des images photographiques : les images (qui réduisent les distances entre les lieux, permettant de voir depuis chez soi une scène lointaine) sont reproduites et diffusées facilement, ce qui leur permet, telle la monnaie – dont la valeur fiduciaire est également liée à l'image –, de valoir pour le réel – sans nul besoin de le capter – et d'autoriser sur cette base de croyance partagée, la poursuite d'une recherche de connaissances ou de relations. La brièveté de l'image, photographique en l'occurrence, ne se rapproche pas de l'immédiateté du contact, mais caractérise une médiation¹⁷, rendue nécessaire par la « dilatation du monde » qui impose de faire connaître les lieux les plus éloignés, notamment dans les Colonies : « Face au trouble causé par la conscience récente de l'étendue de l'ailleurs et de l'inaccessible, face à la confrontation réitérée avec le nouveau et le différent (...), la photographie-document joue un rôle de médiation »¹⁸. La photographie offre une mise en relation, brève et par là efficace. La vision brève du panneau indicateur ou l'utilisation de la monnaie dans la communication sont des métaphores utilitaires qui ne doivent pas faire oublier la capacité inventive de ce rapport au temps : « Emportées dans la spirale infernale des médias, les images s'autonomisent »¹⁹ et acquièrent « la capacité d'inventer des mondes », où la communication rapide des images libère leurs potentialités artistiques.

Dans l'étude du langage en général, le lien que l'on peut établir entre brièveté et efficacité des échanges trouve un fondement théorique dans la pensée pragmatiste et notamment dans la théorie de la pertinence développée par Dan Sperber et Deirdre Wilson, selon laquelle l'efficacité de la communication tient non à la quantité d'informations transmises en un temps donné mais au rapport entre efforts consentis par les interlocuteurs et effets cognitifs obtenus. L'échange obéit à une économie complexe, dont le but ne se réduit pas à la transmission d'un maximum d'informations en un minimum de temps, selon une conception simplifiée de la rentabilité. Dans un échange bref parce qu'efficace, on ne s'envoie le plus de messages le plus vite possible, mais on s'épargne mutuellement des efforts de compréhension, en anticipant la compréhension implicite par autrui de telle ou telle information, il s'agit de dire seulement ce que l'autre a besoin de voir exprimé en anticipant la réception, en connaissant l'implicite partagé et en le passant sous silence. La brièveté prend sens dans l'échange et la communication et caractérise leur dynamisme plus que la taille des messages échangés.

Du fait même de ces échanges et de leur circulation, les messages brefs sont sujets à reprises et à transformation, ce qui constitue un phénomène médiatique et de communication important. C'est

¹⁶ Rouillet, André, *La photographie*, p. 89.

¹⁷ *Ibid.* p. 58.

¹⁸ *Ibid.*, p. 124.

¹⁹ *Ibid.*, p. 86.

le cas, entre autres, de la « petite phrase »²⁰. Les petites phrases (« vous n'avez pas le monopole du cœur », « je vais le nettoyer au karcher », etc.) et les formules (« développement durable »), sont des fragments détachés qui circulent et dont le sens évolue au gré des recontextualisations dont ils font l'objet. Le linguiste Dominique Maingueneau affirme à leur sujet que le discours ne se fait pas par échange de phrases complètes – la notion même de phrase « complète » ou « incomplète » étant d'ailleurs dépourvue de pertinence –, mais « par aphorisation, extraction et recontextualisations permanentes »²¹. L'intérêt de ces petites phrases et de leur reprise est sans doute que l'ampleur des reprises dont elles font l'objet et des commentaires en cascade qu'elles suscitent est imprévisible et incontrôlable, et que du coup ce mouvement qui échappe à la prévision devient un enjeu de pouvoir, de contrôle et aussi l'occasion de création de sens, de réflexion : c'est le cas de formules (comme développement durable) qui au fil de leurs diverses reprises peuvent cristalliser un problème politique et le faire émerger : les déplacements et recontextualisations rendus fréquents par la malléabilité de l'énoncé bref sont une source de débats et il y a là une dynamique de la vie démocratique qu'il est intéressant d'observer.

II. 3. La brièveté comme vitesse d'un changement

En tout cas, dans ces différents phénomènes, on s'aperçoit que dans les médias contemporains, qui doivent beaucoup aux transformations du rapport au temps dans nos sociétés et notamment aux possibilités nouvelles de transmission de l'information et à la rapidité des échanges, la brièveté caractérise non la taille du message d'un fragment statique et figé de discours, une dimension de discours extrait de ses conditions d'énonciation, ce qui était peut-être paradoxal, un fragment issu du changement mais sauvé de ce dernier, mais le changement lui-même, la modification temporelle de la vitesse d'un processus. Gérard Dessons²² a montré au sujet de la littérature que la brièveté pouvait caractériser un changement dans l'acte d'écrire (la brièveté comme mode énonciatif) comme dans l'écriture « à sauts et à gambades » de Montaigne qui, en cours de route, change d'allure ou de rythme. G. Dessons voit dans le bref un point d'inflexion dans une tendance, un changement dans le changement correspondant à une vitesse mesurée en temps réel. La brièveté vient caractériser une écriture en train de se faire et se distingue en cela de la mesure, de l'extérieur, d'un discours déjà écrit ou dit et jugé court. Cela correspond à la façon dont Dessons et Henri Meschonnic définissent le rythme, comme « organisation du mouvant, par opposition au schéma, organisation de ce qui est fixe »²³ et l'opposent à la métrique : « à la différence des métriques, qui organisent du connu, le rythme, imprédictible, organise de l'inconnu »²⁴.

Mais il peut aussi s'agir d'autres processus que celui de l'écriture elle-même qui, dans le champ des médias, se trouve dès le départ soumise à une fonction de mise en relation d'espaces ou de personnes éloignés. Dans ce champ, le changement est sans doute différent et doit être appréhendé en prenant en compte sa spécificité et l'ensemble de ses composantes. En particulier, dans le domaine médiatique, il peut être tentant d'assimiler la vitesse de la communication et celle de la transmission d'un énoncé, dans une conception mécaniste de la communication. Or la mise en relation est à distinguer d'un transport rapide de personnes ou d'informations d'un lieu à l'autre. Car le changement dont la vitesse peut définir la brièveté n'est pas à concevoir seulement sur le mode du déplacement spatial, ce qui tend sinon à faire déplorer la puissance d'un flux de messages qui emporte celui qui les reçoit, l'empêchant de prendre du recul, et qui peut rendre compte de la vitesse du flux télévisuel.

Aristote a montré la diversité des modes du changement – précisément pour éviter les écueils de la pensée héraclitéenne du temps, conçu sur le mode du flux –, qui recouvre certes le

²⁰ Elle a fait l'objet du numéro 168 de la revue *Communication & langages* en 2011.

²¹ Maingueneau, Dominique (2011). Les « petites phrases », Sur une petite phrase « de » Nicolas Sarkozy. Aphorisation et auctorialité. *Communication & langages*, 2011, numéro 168, pp 43-56.

²² Dessons, Gérard, «La manière brève», in : *La Forme brève*, Actes du colloque franco-polonais de Lyon, 19-21 décembre 1994.

²³ Dessons Gérard, Meschonnic Henri, *Traité du rythme. Des vers et des proses*, p. 54.

²⁴ *Ibid.*, p. 57.

déplacement, mais également l'accroissement (et le décroissement), la génération (et la corruption) ou l'altération²⁵. Il faut ainsi prendre en compte les phénomènes de condensation ou d'ellipse comme variations quantitatives. Les apparitions (et disparitions) brèves de messages et les effets de leur présence impromptue à tel ou tel moment sur tel ou tel support médiatique sont également à envisager tout comme l'apparition de possibilités nouvelles d'action. Les changements qualitatifs sous toutes leurs formes peuvent également être brefs. G. Dessons définit ainsi la brièveté dans une perspective qualitative et voit en elle une attention aux moindres modifications, qui se porte sur l'infrasémantique dans le discours²⁶. Il s'agit d'une modification des rapports de hiérarchie des signes où le moindre changement de ponctuation ou d'intonation peut être riche de sens : « Face à [la] conception de la brièveté issue de la rhétorique, un autre rapport à la notion la conçoit non pas comme une relation quantitative entre le sens et les mots, mais comme l'absence d'une hiérarchie des marques linguistiques dans la production de la signification. (...) Dire brièvement, ce n'est pas alors dire plus en disant moins, c'est d'abord dire autrement. »²⁷

Parmi les changements non quantitatifs mais qualitatifs on peut enfin compter les relations permises et facilitées par les médias, anciens et nouveaux, peuvent ainsi être brèves et leur vitesse élevée. Il s'agit de relations entre des personnes, entre des interlocuteurs par exemple, ou avec des objets montrés, des œuvres d'art dans des émissions courtes sur les arts plastiques, sur la musique, sur la littérature, toutes relations qui ne sauraient correspondre à un rapprochement physique issu d'un déplacement. Si le développement des moyens de communication a pu consister à lutter contre une distance initiale, à surmonter une extériorité première à réduire et si l'accroissement de la vitesse des communications dans l'histoire a permis des rapprochements physiques plus faciles, la communication médiatique source de co-présence ou d'appartenance commune a aussi suscité avec la diffusion des informations, la création de problèmes et de buts communs. A la télévision, aujourd'hui, par exemple, parler de questions de société, en l'occurrence environnementales, dans des émissions télévisées courtes, comme *Émission de solutions* ou *Les héros de la biodiversité* sur France 2 ou France 3, est une façon de sensibiliser sans contraindre ni culpabiliser, en montrant brièvement des initiatives originales dans des pays plus ou moins lointains, en créant un lien souple mais réel avec des êtres vivants menacés et en entrouvrant l'esprit à tout ce qui est possible dans la défense de l'environnement.

Ainsi, la brièveté des discours médiatiques n'est à déplorer que si l'on ne voit pas dans les médias un lieu d'échanges et une occasion d'action, que si l'on se figure un spectateur passif devant un écran, notamment de télévision. Dans ce cas en effet elle contribue à morceler l'existence et à fragmenter l'attention et réduire les possibilités de recul critique, d'action et d'engagement. Or le téléspectateur ou l'internaute, loin d'être un récepteur passif, dans sa capacité à réagir à l'information, lorsqu'il la reprend et la fait circuler, tire parti de la brièveté de messages qui appelle la réactivité et facilite leur reprise, dans des relations qui peuvent se poursuivre d'autant plus librement. Si l'on considère que la brachylogie est un échange discursif de propos brefs, comme y invite la signification que ce terme tend à recevoir chez Platon dans le *Protagoras*, alors le sens de la brièveté qui se manifeste dans les échanges vivants qui font la communication est à chercher moins dans une substance close et repliée sur elle-même que dans sa capacité à relancer ou à favoriser la dynamique de ces relations.

Enfin, contrairement à une conception sociologique globale qui associe les évolutions de la communication et l'essence de l'individu contemporain, il faut affirmer que les énoncés brefs qui peuplent les discours médiatiques n'ont pas le pouvoir de transformer leur destinataire en un être incapable de concentration ni de fidélité mais peuvent permettre des échanges et des expériences qui ne se vivent pas seulement sur la Toile ou, plus généralement, devant un écran, grâce à eux mais

²⁵ Aristote, *Physique*, livre V.

²⁶ Dessons, Gérard, « La notion de brièveté », Poitiers, *La Licorne*, 21, 1991

²⁷ Dessons, Gérard, «La manière brève», in : *La Forme brève*, Actes du colloque franco-polonais de Lyon, 19-21 décembre 1994.

aussi sans eux.

Bibliographie

- BOULLIER Dominique, « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion », *Réseaux*, 2009/2 n° 154, p. 231-246.
- CHEYMOL, Jean-Bernard, *La brièveté télévisuelle. Le cas des émissions sur les arts plastiques*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- DESSONS, Gérard, « La notion de brièveté », Poitiers, *La Licorne*, 21, 1991, p. 3-12.
- DESSONS, Gérard, «La stratégie du détail dans la critique d'art et la critique littéraire», in *Pouvoir de l'infime*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, novembre 1997.
- DESSONS, Gérard, «La manière brève», in : *La Forme brève*, Actes du colloque franco-polonais de Lyon, 19-21 décembre 1994, Paris, Champion, 1996.
- DESSONS, Gérard, et MESCHONNIC, Henri, *Traité du rythme : Des vers et des proses*, Paris, Armand Colin, 2005.
- KRIEG-PLANQUE, Alice, *La notion de formule en analyse du discours : Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009.
- KRIEG-PLANQUE, Alice et OLLIVIER-YANIV, Caroline (coord.), *Les petites phrases en politique*, *Revue Communication et Langages*, Numéro 168, juin 2011.
- LOCHARD, Guy et SOULAGES Jean-Claude, *La communication télévisuelle*, Paris, Armand Colin, 1998.
- LAÏDI, Zaki, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.
- PERINEAU, Sylvie (dir.), *Les formes brèves audiovisuelles. Des interludes aux productions web*. Paris: C.N.R.S. Éditions, 2013.
- PLATON, *Protagoras*. Paris, Flammarion, 1997.
- ROSA, Hartmut, *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive Broché*, La Découverte, 2012.
- ROUILLE, André. *La Photographie: Entre document et art contemporain*. Paris, Gallimard Folio, 2005.
- SAMB, Djibril, «Brachylogie et macrologie dans les dialogues de Platon » in *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, Paris, 1985, n°3, pp. 257-266.
- SPERBER, Dan, WILSON, Deirdre, *La Pertinence : communication et cognition*, Paris, Éditions de Minuit, 1989.